



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Synonymes François, Leurs Différentes Significations Et Le Choix Qu'il En Faut Faire pour parler avec justesse

Girard, Gabriel

Rouen, 1788

A Messieurs De L'académie Française.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60158](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60158)



A MESSIEURS
DE
L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.

JE me crois, MESSIEURS, dans une de nos assemblées ordinaires, où rien de ce qu'on appelle cérémonie n'est connu. Ainsi ne craignez pas de moi le ton d'épître dédicatoire. Je ne veux que vous rendre compte de trois opuscules, qu'on réunit dans ce volume, parce qu'ils tendent à un même but, qui est le principal objet de l'Académie.

I. On y retrouve d'abord ma *Profodie Française*. Vous n'avez pas oublié que nous avons eu parmi nous un très-bel esprit, dont les talents réels, & dans plus d'un genre, brilloient avec tout l'éclat nécessaire pour lui attirer une foule de partisans. Qui croiroit qu'il eût pu se persuader, & le persuader à d'autres, que l'harmonie dans le discours n'étoit qu'une chimère? Homme aimable, & du commerce le plus doux, il se laissoit contredire tant que nous voulions. Mais enfin, après la mort de M. de la Motte, nous crûmes voir que sa doc-

trine faisoit du progrès. On crut, dis-je, le voir dans les piéces envoyées l'année suivante à l'Académie pour disputer le prix : en sorte que tous ceux qui en furent les Juges, conclurent qu'il étoit temps, & plus que temps, de réveiller le souvenir de la prosodie & de l'harmonie. J'entrai volontiers dans leurs vues, & je publiai mes réflexions sur ce sujet, mais sans laisser entrevoir à quelle occasion j'avois pris la plume.

II. Quand nous eûmes fini la révision de notre Dictionnaire, pour donner l'édition qui parut en 1740, il fut résolu que nous travaillerions en commun à une espèce de code grammatical, où se trouveroient les notions & les principes qu'un Dictionnaire ne peut débrouiller ni répéter à chaque mot.

Tout cela étoit bien au long dans la Grammaire de M. l'Abbé Régnier, & il nous auroit suffi de l'abréger, si ce savant Auteur ne suivoit pas d'un peu trop près les traces de nos vieux Grammairiens, dont les plus anciens écrivoient sous François I. On diroit qu'alors ils songeoient moins à enseigner leur art, qu'à le rendre difficile. Pourquoi calquer leurs Grammaires sur les Grecques & les Latines, qui ont si peu de rapport avec le François? Pourquoi tant de termes adaptés de gré ou de force à une Langue vivante, dont le génie est si différent? Car, quoique d'habiles critiques aient jugé que notre phrase approchoit fort de la Grecque, & quoiqu'en effet cela soit ainsi par comparaison à la phrase Latine, dont nous nous écartons presque en tout, il faut pourtant convenir, si l'on veut être de bonne foi, que cette prétendue conformité du François avec le Grec ne s'étend pas loin.

Mais, dira-t-on, le François étant visiblement tiré du latin, comment le génie de ces deux langues n'est-il donc pas le même? Distinguons, Messieurs, entre le fond & le génie d'une langue. Par le fond, j'entends tous les mots qui la composent. Par le génie, j'entends les tours qu'elle m'oblige de prendre pour être intelligible, correct, élégant. Or, il n'est pas douteux que le fond de notre François ne vienne principalement du Latin, puisque le Latin lui seul nous a fourni une plus grande quantité de mots que toutes les autres langues ensemble. Mais pour le génie, cela ne prouve rien. De fréquents gallicismes déshonorent les vers latins de l'éloquent *Balzac*; & de fréquents latinismes sont des taches dans la prose Françoisse du docte *Huet*. Regardons le Latin comme un superbe édifice détruit par le temps, mais dont les pierres artistement retaillées & autrement placées, ont servi à construire un nouvel édifice, qui, pour n'être pas sur le même plan, n'en est pas moins commode, ni moins régulier, ni moins beau.

Quoi qu'il en soit, l'Académie considérant que tout le jeu de notre langue, si j'ose ainsi parler, se renferme dans trois sortes de mots, les uns qui se déclinent, d'autres qui se conjuguent, & d'autres enfin qui ne se déclinent ni ne se conjuguent, ces trois objets furent partagés entre les trois Académiciens que l'on supposoit avoir le plus de loisir ou le plus de bonne volonté. Mais ce projet, que devint-il? Ceux qui connoissent les Compagnies, & surtout une Compagnie aussi libre que la nôtre, ne feront pas cette question. Je dirai seulement que M. l'Abbé Gédoyne, qui s'étoit chargé du verbe, nous renvoyoit toujours de mois en mois,

n'ayant pu encore, nous disoit-il, parvenir à se contenter lui-même. Pour M. l'Abbé Rothelin, chargé des *Particules*, je suis certain qu'il y travailloit sérieusement, & que ses Recherches, qui devoient embrasser nos gallicismes, étoient fort avancées, lorsqu'une maladie lente & douloureuse nous l'enleva. Quant au dernier, il paya son tribut, & donna les *Essais de Grammaire*, qu'on vous remet ici sous les yeux.

III. Vous aviez fait, Messieurs, des Remarques sur l'*Athalie* de Racine, & votre exemple m'inspira le courage d'aller plus avant. Oui, le courage; car nous ne dissimulons pas à nous-mêmes qu'il en faut pour braver l'opinion presque générale, qui n'attache qu'une idée de petitesse à ce genre d'étude. Mais l'envie de vous plaire donne des forces. J'allois essayer sur Despréaux ce que j'avois fait sur Racine, lorsque M. le Cardinal de Fleury me proposa une occupation qui étoit bien plus de mon goût. On desira, pour l'éducation de M. le Dauphin, une édition complète de Cicéron, le texte revu avec soin, & un choix de notes éparées dans les vastes commentaires qui ont été multipliés depuis trois siècles. Je m'y engageai, sans me douter que ce magasin de notes, tout immense qu'il est, dût me laisser encore des vuides à remplir. J'avois, dans ma jeunesse, traduit quelques Ouvrages de Cicéron; & j'entrepris de le commenter dans un âge plus mûr. Ainsi les plus agréables & les plus utiles moments de ma vie, je les ai passés avec vous, Messieurs, ou avec le plus éloquent des Orateurs, le plus sage des Philosophes. *Adolescentiam aluit, senectutem oblectat.*

Voilà du latin que j'emprunte de lui, & qui sera cause que je reviendrai sur mes pas.

Tout

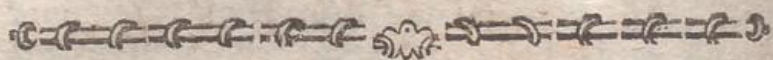
Tout-à-l'heure, je soutenois que la langue françoise a son génie particulier, & qu'il seroit aussi dangereux qu'inutile de le chercher ailleurs. Mais si l'on alloit tirer delà quelque conséquence contre les langues savantes, une si folle erreur auroit bientôt entraîné la ruine des beaux arts. Veut-on savoir là-dessus le sentiment de l'Académie? Qu'on ouvre le recueil intitulé : *Poëtarum ex Academiâ Gallicâ, qui latinè aut græcè scripserunt, Carmina*. Je m'en avouerois l'Editeur, si je n'avois pas eu la témérité d'y mettre aussi quelque chose du mien. A cela près, on y verra que l'Académie, toujours émule de la belle antiquité, comptoit parmi ceux de ses membres qui ont existé sous le regne de Louis XV, jusqu'à cinq ou six imitateurs de Virgile & d'Horace, sans même y comprendre le Cardinal de Polignac, dont l'Anti-Lucrece s'attirera les regards de nos derniers neveux.

Que me reste-t-il, Messieurs, qu'à vous représenter que ce qui s'écrit sur notre langue, ne peut mériter la confiance du public, à moins que votre Tribunal ne l'ait confirmé. Aussi ce volume n'est-il qu'un simple canevas, qui attend vos bons offices. Vous me voyez depuis plus de quarante ans la même assiduité, la même ardeur à partager vos travaux, puis-je me flatter qu'un jour l'examen de ces remarques vous dérobera quelques instants? Ajoutez, retranchez, corrigez. Je prévois que vous aurez souvent à dire, *il s'est trompé*. Mais dites quelquefois, je vous en supplie : *il nous aimoit, il nous respectoit*.

30 Mars 1767.

Tome II.

R



*Da veniam Scriptis, quorum non gloria nobis
Causa, sed utilitas officiumque, fuit.*

OVIDIUS, ex Ponto, III, 9.

